

## CHAPITRE PREMIER

### L'hôtel Troyon

C'est sans doute Bourke qui a émis le premier cet aphorisme : même si on connaît son chemin dans Paris, on a intérêt à le perdre quand on cherche l'hôtel Troyon. Mais d'un autre côté, Bourke était fier d'être irlandais.

L'hôtel Troyon, qui occupait un coin de rue parmi un dédale de venelles, bien à l'abri de l'agitation des boulevards Saint-Germain et Saint-Michel, avait jadis été un restaurant dont la renommée ne franchissait pas le cercle étroit d'une clientèle d'initiés. Il avait la meilleure cuisine de Paris, une cave sans rivale, des prix ridiculement bas ; mais le Baedeker l'ignorait. Et ses familiers s'en réjouissaient : à les en croire, c'eût été une calamité que de lâcher sur un établissement aussi parfait les flots de touristes qui déshonorent tous les sanctuaires gastronomiques de la rive droite.

L'immeuble, peint d'un brun terne, possédait trois étages qui s'ornaient de persiennes vert foncé. Le restaurant occupait presque toute la façade du rez-de-chaussée ; à une extrémité de sa rangée de fenêtres en verre plat, une porte à deux battants, nue et quelconque, s'ouvrait rarement et se remarquait fort peu.

Cette porte fermait l'entrée d'un large corridor aux murs de pierre. Dans l'un de ses deux épais vantaux de chêne, on avait pratiqué une porte plus petite pour la commodité des hôtes de la maison Troyon, qui par cette voie gagnaient la cour, lieu à demi-couvert, ombreux et frais par forte chaleur. De la cour, un escalier qui ne menait apparemment nulle part s'élevait tant bien que mal jusqu'au second étage, où il justifiait ses modestes prétentions ; car les deux étages supérieurs de l'hôtel Troyon semblaient avoir été dessinés lors d'un cauchemar par un architecte qui aurait assisté à l'un des premiers vaudevilles du Palais-Royal.

Là-haut, un enchevêtrement moyenâgeux de corridors sinueux, longs et brefs, compliqués de nombreuses dénivellations inattendues, de marches, de recoins et de portes mystérieuses, desservait une bonne quarantaine de chambres à coucher, pour vous mener inmanquablement à celle qui n'était pas la vôtre. Il n'existait ni salon ni salle d'attente, pas plus que la moindre salle de bain, et l'eau courante provenait de deux robinets de palier, un à chaque étage. Les hôtes de marque, ou les plus exigeants, avaient droit à une lampe pour se coucher, les autres se contentaient de chandeliers : on ne trouvait de lampes à gaz que dans les corridors et dans le restaurant — des papillons asthmatiques crachotant bleu dans des globes obèses, translucides et jaunâtres, assortis au mobilier et à la décoration datant du Second Empire, auxquels les ans avaient donné une patine moelleuse et plutôt foncée, car jamais rien n'était remis à neuf.

Ce genre d'installation suffisait aux clients de la maison Troyon. D'abord, ils n'étaient guère nombreux, et ensuite c'étaient presque tous des bourgeois entre deux âges, catégorie de gens qui détestent les nouveautés. Ils prenaient l'hôtel Troyon comme ils le trouvaient : les chambres leur convenaient à merveille et le tarif en était modéré. À quoi bon troubler par des changements la paix immémoriale de cet établissement de confiance, si discret ? On y faisait à peu près ce qu'on voulait, pourvu que l'on payât sa note avec une régularité suffisante, et que l'on sût graisser convenablement la main qui tirait le cordon aux heures tardives de la nuit. Le père Troyon appartenait à une lignée d'hôteliers et avait l'âme généreuse ; quant à madame son épouse, elle n'appréciait qu'une chose au monde : les louis d'or...

C'est à la maison Troyon que, par un soir d'hiver de l'année 1893, fut conduit l'enfant destiné à s'appeler par la suite Michael Lanyard.

À cette époque, il devait avoir quatre ou cinq ans : l'âge où la conscience de la personnalité commence à s'éveiller et où la mémoire enregistre les choses avec une irrégularité capricieuse. Il arriva à l'hôtel dans un état de surexcitation qui exacerbait ses perceptions de façon quasi malade, mais qui ne tarda pas à s'évanouir dans les profondeurs d'un sommeil sans rêves dû à une saine fatigue ; et quand, par la suite, il lui arriva de jeter un regard en arrière vers ces jours embrumés, dont chacun avait exercé une emprise distincte et impérieuse sur sa jeune sensibilité, il ne retrouvait plus que des souvenirs singulièrement ternes et imprécis.

La première image distincte, c'était lui-même, personnage minuscule mais de toute importance, rencogné le cœur gros au fond d'un fiacre obscur. À côté de lui se tenait un homme qui marmottait des

jurons dans sa moustache dès que les pleurnichements du petit menaçaient de virer aux francs hurlements : cette étrange créature avait des sucreries plein les poches et traitait les petits garçons en public avec une roideur autoritaire, en privé avec une humble complaisance. La pluie tombait, monotone, avec cette continuité mélancolique propre aux hivers parisiens, et le pavé des interminables rues inconnues ressemblait à du verre noir strié de lumières versicolores. Certaines de ces rues grondaient comme des bêtes affamées, d'autres au contraire se taisaient, mais leur silence n'en était pas moins menaçant. La pluie incessante crépitait sur le toit du fiacre et pleurait le long des vitres. À l'intérieur du véhicule, un relent de moisi luttait sans succès contre la puanteur asphyxiante du cigare que l'homme rallumait à tout coup pour le laisser aussitôt s'éteindre entre ses lèvres. Au-dehors, les quatre fers du cheval, infatigables, battaient leur cadence morne : *cloppety-clop...*

Sous toutes ces impressions se dissimulait quelque chose d'un attrait indéfinissable, quelque chose de triste, de doux, de puissant, qui appartenait en propre à l'enfant lui-même, mais qu'il ne réussissait jamais à définir. Vers ce quelque chose sa mémoire rampait à l'aveugle sur un pont interminable et étroit comme le fil d'un rasoir. Précédemment il y avait eu (à moins que l'enfant ne l'eût rêvé) un long et fastidieux voyage en chemin de fer, succédant à un autre en bateau, plus bref mais totalement horrible. Au-delà de ce point, la mémoire avait beau faire, elle ne discernait plus rien. Et l'enfant renonçait à ses efforts instinctifs mais trop incohérents pour retrouver son histoire : sa vie quotidienne à l'hôtel Troyon lui fournissait d'ailleurs des sujets d'intérêt tyranniques et accaparants.

Madame y veillait.

Ce fut Madame qui s'empara de lui quand l'étranger l'eut attiré hors de la voiture, tout en pleurs, et qui lui fit traverser une cour froide et humide, aux ombres lugubres, puis le fit monter dans une chambre tiède et claire : elle l'effrayait, avec ses yeux ternes et ses « envies » poilues sur la joue, cette Madame qui tirait de sa gorge de drôles de bruits lorsqu'elle parlait au petit garçon en présence de l'homme, des bruits qui se voulaient compatissants et maternels, mais qui, pour l'enfant du moins, en étaient, hélas ! l'exact contraire.

Puis le sommeil, envahissant une jeune tête couchée sur un oreiller trempé de larmes... et l'oubli...

Et c'était Madame qui gouvernait d'une main de fer l'étrange nouveau monde dans lequel l'enfant se réveilla.

L'homme était parti dès le matin et l'enfant ne le revit jamais plus ; et comme ceux qui l'entouraient ne comprenaient pas plus l'anglais que lui le français, il se passa quelque temps avant que le petit pût saisir les affirmations trompeuses de Madame comme quoi son père était en voyage mais qu'il ne tarderait pas à revenir. L'enfant savait bien que l'homme n'était pas son père, mais quand il fut en état de faire cette rectification, la chose avait cessé de l'intéresser : la vie lui était devenue trop pénible pour lui laisser le temps ni l'envie de mettre au point des questions aussi secondaires et accessoires que celle de son ascendance.

Le petit garçon apprit peu à peu à s'entendre appeler Marcel, ce qui n'était pas son nom, et il ne tarda pas à oublier qu'il en eût jamais eu un autre. Un peu plus âgé, il devint Marcel Troyon ; mais à cette époque il ne savait déjà plus parler anglais.

Quelques jours après son arrivée, on le fit passer de la chambre tiède et claire dans un cabinet froid et sombre donnant sur le boudoir de Madame, une sorte d'armoire meublée d'une mauvaise paillasse et d'une chaise boiteuse, privée de tout moyen de chauffage et d'éclairage et aérée uniquement par un vasistas au-dessus de la porte, mais comme Madame partageait l'horreur bien française des courants d'air et tenait en conséquence son boudoir hermétiquement clos durant les trois quarts de l'année, le vasistas n'arrangeait guère les choses. Néanmoins, ce cabinet constitua pour le gamin son seul refuge durant plusieurs années ; une fois là-dedans, seul, il était à l'abri des réprimandes et des bourrades que lui valaient des fautes dépassant sa compréhension ; mais jamais on ne lui accorda une bougie, et les ténèbres et la solitude en faisaient de ce lieu un antre de terreurs pour la nature émotive et l'imagination du jeune enfant.

Il n'était toutefois pas trop mal nourri ; et on ne pouvait guère lui refuser la consolation d'oublier sa misère dans le sommeil.

Durant le jour, jusqu'à ce qu'il eût l'âge d'aller à l'école, il s'amusait craintivement

dans les corridors avec des jouets de son invention, et le malheureux petit délaissé sentait le cœur lui manquer à chaque bruit de pas inattendu, car il dérangeait les femmes de chambre, qui n'avaient rien de commun avec la servante au grand cœur des romans. Elles se plaignaient de lui à Madame, et Madame venait bien vite lui tirer les oreilles. Il acquit bientôt une habileté quasi surnaturelle dans l'art de se rendre invisible à son approche, immobile comme la mort ou se mouvant silencieux comme une ombre. Maintes fois, elle arriva sur lui sans se douter qu'il était là, tapi, dans un coin obscur. Et cela ne manquait pas de la mettre en rage, de découvrir soudain en face d'elle, alors qu'elle se croyait seule, la mine terrifiée du gamin tremblant...

S'il eut la chance d'aller un peu à l'école, ce fut uniquement parce que Madame craignait beaucoup de rien faire qui pût attirer l'attention des autorités. C'était une honnête femme, selon sa propre opinion, une honnête femme qui tenait une maison honnête ; malgré cela, elle redoutait les gendarmes plus que la colère de Dieu. Et un ukase gouvernemental avait décrété obligatoire un certain degré d'instruction. Aussi Marcel apprit-il entre autres choses à lire, et par là il fit sans le savoir son premier pas vers la rédemption.

La lecture étant le seul amusement que l'on puisse pratiquer sans faire aucun bruit capable d'attirer l'attention d'un fâcheux, le gamin s'y adonna d'abord pour sa sauvegarde personnelle. Mais elle ne tarda point à devenir une passion. Il lisait, furtivement, tout ce qui lui tombait entre les mains, un salmigondis baroque de journaux, d'hebdomadaires parisiens illustrés, de revues, de romans : le tout glané sur le reliquat des chambres de clients.

Avant l'âge de onze ans, Marcel avait lu *Les Misérables* avec un plaisir intense.

Ses lectures, néanmoins, ne se bornèrent pas longtemps aux ouvrages en français. De temps à autre un client laissait dans sa chambre un livre anglais et ces livres-là, Marcel les estimait plus que tous les autres ; ils lui semblaient, pour ainsi dire, faire partie de son héritage. En ce temps-là, il se qualifiait secrètement d'anglais, parce qu'il savait n'être pas français : cela, du moins, il se le rappelait. Il passait de longues heures penché sur les mots étrangers, si bien qu'à la fin ils lui parurent moins étrangers. Et alors un hasard lui mit entre les mains un petit dictionnaire anglais-français.

Il fut à même de lire l'anglais avant de le parler.

Souffre-douleur et marmiton en dehors des heures de classe, ayant pour compagnie les gâte-sauce et leurs supérieurs immédiats, tirés de cette caste au langage libre et à la morale plus libre encore qui fournit les domestiques des petits hôtels, Marcel à onze ans (pour autant qu'on peut évaluer son âge) possédait une connaissance de la vie à la fois précieuse, complète et déconcertante.

Ce fut peut-être un bonheur pour lui qu'il vécût sans amis. Son type de la féminité s'incarnait en Mme Troyon ; aussi ne s'approchait-il qu'à distance respectueuse de toutes les femmes de l'hôtel. Les domestiques mâles, il les supportait en silence, lorsqu'ils voulaient bien de lui, mais son caractère était si entièrement différent de tout ce qu'ils connaissaient que sa présence les irritait : ce qui l'exposait à des brimades assez analogues à celles que de grossiers paysans infligent à l'idiot du village. Mais Marcel avait une langue habile à extraire du vitriol de l'idiome vulgaire, et il apprit à se défendre avec elle non moins qu'avec les pieds et les poings. Après quoi on le laissa strictement seul, ce dont il se réjouit, car cela ne lui procurait que plus de temps pour lire et rêver à ce qu'il lisait.

À quinze ans, il était devenu un grand adolescent efflanqué et gourde, au teint étrangement pâle, à la mine revêche, aux yeux pleins d'un feu sombre, à la tignasse ébouriffée faute de soins. Il paraissait beaucoup plus vieux que son âge, et la fragilité apparente de son corps dissimulait une grande force musculaire. Bien plus, il savait se défendre fort dextrement dans une querelle : la savate n'avait pas de secrets pour lui, et il avait emprunté aux apaches des coups non moins efficaces que ceux enseignés par les manuels de jiu-jitsu. Quant à Paris, il le connaissait comme sa poche, et il pouvait converser dans tous les argots divers de la capitale aussi couramment qu'un indigène.

À ces talents, il joignait celui d'être un fort adroit petit voleur.

De jour, il remplissait les fonctions de valet de chambre au troisième étage ; le soir, il jouait le rôle de garçon de restaurant. Pour ces services il ne recevait aucun salaire et pas plus de reconnaissance de ses patrons (qui eussent été sidérés d'apprendre qu'ils encourageaient l'esclavage), rien que sa nourriture et un lit dans une chambre un peu mieux aérée mais à peine plus grande que l'annexe du boudoir d'où on l'avait depuis longtemps délogé. Cette chambre était sise au troisième étage, sur le derrière de la maison, et jouissait

d'une petite fenêtre donnant sur une ruelle étroite.

Il était levé avant l'aube et sa journée de travail finissait en principe à dix heures du soir — mais quand on jouait à l'Odéon, le restaurant restait ouvert jusqu'à une heure indéterminée pour le service des soupers.

Une fois de retour dans son antre, et sa porte bien fermée au verrou, Marcel était libre de s'évader par la fenêtre et d'errer à son gré dans Paris. Ce fut surtout par ce moyen qu'il apprit à connaître la ville.

Mais en général, Marcel préférait se mettre au lit et s'abîmer les yeux à lire à la lueur des bouts de chandelle qu'il chipait. Ses livres, il les empruntait comme jadis aux chambres des clients, ou bien il les subtilisait dans les boîtes des quais et les revendait ensuite aux bouquinistes d'un autre quartier. De temps à autre, quand il lui fallait absolument recourir à l'achat pour se procurer un livre déterminé, les clients lui payaient à leur insu un nouveau tribut par les pièces de monnaie qu'il leur soustrayait. Mais le vrai Parisien sait à un sou près le compte de son argent, et cette particularité obligeait l'adolescent à pratiquer la plupart de ses raptus sur les clients de nationalité étrangère.

Au nombre de ceux-ci, le plus connu chez Troyon était peut-être Bourke.

C'était un petit Irlandais remuant, trapu et agressif, qui avait pris l'habitude de venir « se reposer » chez Troyon chaque fois qu'un séjour loin de Londres semblait indiqué comme un remède salubre pour un gentleman de son espèce ; ce qui arrivait assez fréquemment, vu la nature de ses devoirs professionnels.

Ayant fait presque toutes ses études à l'université de Dublin, Bourke parlait l'anglais le plus pur, ou du moins il le pouvait en cas de besoin, tout comme, avec sa facilité d'Irlandais à apprendre les langues, il avait acquis l'accent parisien au point de passer inaperçu sur les boulevards. Il avait l'œil prompt à remarquer les jolies femmes, le cœur grand comme une porte cochère, quasiment pas de scrupules, un chagrin secret et une superstition favorite.

La couleur de ses cheveux, d'un roux criard, causait son chagrin secret. Ce signe particulier le rendait reconnaissable entre mille. À plusieurs reprises, il avait fait des efforts désespérés pour modifier cette couleur ; mais la seule teinture un peu efficace produisait un noir de jais, qui offrait un contraste abominable avec son teint très coloré. De plus, en moins d'une semaine, le roux se montrait de nouveau à la base des cheveux et lui donnait l'aspect d'un goret mal flambé.

Quant à sa superstition favorite, c'était qu'aussi longtemps qu'il s'abstiendrait de pratiquer son métier dans Paris, la ville lumière demeurerait pour lui un sanctuaire inviolable. Le monde devait à Bourke sa subsistance ou du moins il le pensait ; et il faut reconnaître qu'il prélevait sur lui sa dîme avec une régularité et un succès passables ; mais il exemptait Paris de redevance aussi longtemps que Paris lui offrait l'immunité de tout ennui.

Non seulement Paris convenait tout à fait à ses goûts, mais il n'y avait pas au monde, dans l'opinion de Bourke, un lieu comparable à la maison Troyon pour la paix et la tranquillité. Aussi, en fidèle client, s'abstenait-il de faire l'essai des hôtels rivaux ; et, chez Troyon, l'on attendait toujours Bourke, pour la raison bien simple qu'il arrivait inmanquablement et à l'improviste, sans plus de préavis que de cérémonie, pour y rester le temps qu'il jugeait convenable, tantôt un jour, tantôt une semaine, tantôt un mois, pour repartir de la même façon.

Son rite quotidien, suffisamment connu chez Troyon, ne variait guère : il déjeunait au lit, vers dix heures et demie, flânait dans sa chambre ou dans le café, si le temps était mauvais, ou s'il faisait beau se promenait paisiblement dans les jardins du Luxembourg, dînait de bonne heure et solidement, mais toujours seul, et peu après s'en allait en voiture vers quelque café renommé de la rive droite. De là, sans doute, il passait à d'autres lieux, car il n'était jamais rentré avant la fermeture de la maison, et les heures de son retour demeuraient un secret entre lui et le concierge.

Avant de se coucher, Bourke vidait ses poches sur la table de toilette, où le jeune Marcel, en lui montant son petit déjeuner le lendemain matin, voyait étalée une confusion tentatrice d'or, d'argent et de bronze, avec un matelas de billets de banque et un quelconque assortiment de bibelots personnels.

Or, étant donné que Bourke n'était jamais bien réveillé à cette heure-là, et qu'après avoir répondu au bonjour de Marcel il roulait sur lui-même pour ronfler comme un bienheureux, il eût été contraire à la nature humaine de résister à l'appât de cette table de toilette. Marcel se retirait rarement sans emporter une pièce ou deux.

Il lui restait encore à apprendre que Bourke, suivant la coutume des Anglais, ne se mettait jamais au lit sans laisser tout son argent de poche bien en vue... et soigneusement catalogué dans sa mémoire...

Un matin, au printemps de 1904, Marcel servit à Bourke son dernier petit déjeuner à l'hôtel Troyon.

L'Irlandais avait passé la nuit dehors et son ronflement rude s'entendait même à travers la porte fermée. Marcel frappa et, ne recevant pas de réponse, il usa de son passe-partout et entra.

Là-dessus, le ronflement s'interrompit une minute ; Bourke, visible tout d'abord sous les espèces d'une flamboyante mèche de cheveux émergeant des draps, glissa un œil par-dessus son horizon artificiel, l'ouvrit, marmotta une vague réponse au salut de Marcel, et se rendormit séance tenante.

Marcel déposa son plateau sur la table de nuit, puis alla sans bruit fermer les fenêtres et tirer l'un contre l'autre les rideaux de guipure. La table de toilette, située entre les deux fenêtres, présentait mêlées à l'argent et au bronze plus de pièces d'or que d'habitude — dix-huit ou vingt louis en tout. Après avoir dextrement escamoté au passage une pièce de dix francs, Marcel poursuivit joyeusement son chemin, mit l'allumette au feu tout préparé dans la grille, et il allait gagner la porte quand, jetant par hasard un dernier coup d'œil vers le lit, il s'aperçut d'un singulier phénomène : le ronflement continuait avec vigueur, mais Bourke le contemplait de ses deux yeux grands ouverts et pleins de curiosité.

Suffoqué, et pour tout dire un peu indigné, le garçon s'arrêta comme sur un mot d'ordre. Toutefois, le premier instant d'émotion passé, ses jeunes traits se figèrent dans l'immobilité. Mais ses yeux restèrent rivés à ceux de Bourke.

L'Irlandais, se relevant sur son oreiller, demanda et reçut la pièce de dix francs et poursuivit en réclamant au jeune homme la restitution de diverses sommes s'élevant à un total de plusieurs louis.

Marcel, réfléchissant que le compte de Bourke était encore de quelques louis trop faible, n'hésita pas à s'avouer coupable. Interrogé, le délinquant déclara avoir pris l'argent parce qu'il lui en fallait pour s'acheter des livres. Non, il ne regrettait rien. Oui, il était probable que, si l'occasion se représentait, il recommencerait. Averti qu'on voyait en lui un jeune criminel déjà endurci, il répliqua que s'il était jeune ce n'était pas de sa faute ; avec les années et l'expérience, il ferait certainement des progrès.

Intrigué par l'attitude du jeune homme, Bourke secoua sa rousse chevelure et se demanda tout haut ce que dirait Marcel si l'on informait ses maîtres de ses rapines.

Marcel parut désolé et déclara qu'une telle conduite de la part de Bourke serait évidemment déloyale ; la seule vraie différence entre eux, d'après lui, c'était que là où il chipait un louis, Bourke en dérobaient des mille ; et si Bourke s'obstinait à le livrer à la merci de Madame et du Père Troyon, qui ne manqueraient pas d'appeler un sergent de ville, lui, Marcel, ne ferait qu'exercer de justes représailles en révélant à la Préfecture tout ce qu'il savait sur le compte de Bourke.

Ce n'était pas là une parole en l'air, et elle prit l'Irlandais au dépourvu. Décontenancé, il balbutia, demanda au gamin ce que signifiait cette diabolique impudence ; mais Marcel lui répondit tranquillement qu'on savait ce qu'on savait : quand on lisait les journaux anglais dans le café, comme le faisait Marcel, on ne pourrait manquer de s'apercevoir que Monsieur venait toujours à Paris après que quelque notable cambriolage avait été commis à Londres ; et quand on prenait la peine de suivre Monsieur la nuit, comme Marcel l'avait fait, il devenait évident que les premières visites de Monsieur dans Paris étaient invariablement pour l'officine du receleur bien connu de la rue des Trois-Frères ; et, finalement, on tirait ses conclusions lorsque des étrangers dînant au restaurant — comme la veille au soir, par exemple — des étrangers qui avaient tout l'air de détectives de la police anglaise — vous chapitraient au sujet d'une personne dont la description répondait au portrait de Bourke, et vous promettaient un billet de cent francs pour les renseigner sur les habitudes et les fréquentations de ladite personne, si on la voyait.

Et comme Bourke haletait, Marcel ajouta que le gentleman en question n'avait parlé qu'à lui seul,

en l'absence des autres garçons, et qu'il s'en était débarrassé à l'aide d'un mensonge.

Mais pourquoi — interrogea Bourke — pourquoi Marcel avait-il menti pour le sauver, alors que dire la vérité lui aurait rapporté cent francs ?

« Parce que, expliqua Marcel froidement, moi aussi je suis un voleur. Monsieur comprendra que c'était une question d'honneur professionnel. »

Les Irlandais ont leurs défauts, mais l'ingratitude n'est point du nombre.

Tout en se hâtant de faire sa valise pour quitter par la voie la plus rapide Paris, la France et l'Europe, Bourke trouva encore le temps de questionner Marcel ; et ce qu'il apprit des antécédents du gamin se combina si bien avec la gratitude dans son esprit sentimental de Celte que, trois jours plus tard, lorsque le *Carpathia*, de la Compagnie Cunard, quitta Naples pour New York, il emportait à son bord, parmi ses passagers de première classe — outre un gentleman que ses cheveux du plus beau noir et son teint rose vif rendaient un peu trop voyant pour sa propre tranquillité —, un jeune garçon de seize ans qui en paraissait dix-huit.

Le nom du gentleman figurant sur la liste des passagers n'avait bien entendu rien de commun avec celui de Bourke. De même son valet était inscrit sous l'appellation de Michael Lanyard.

À New York commença pour l'adolescent la seconde étape de son initiation au métier de criminel. Il aurait dû chercher loin pour trouver un professeur plus capable que Bourke. Mais il faut dire aussi, pour être juste, que Bourke aurait dû chercher aussi loin pour rencontrer un élève plus doué. Sous sa direction, Michael Lanyard apprit beaucoup de choses ; il devint à la fois un mathématicien fort prometteur, un mécanicien habile, un expert en plaques de blindage et en explosifs considérés dans leur emploi le plus pacifique, et il apprit à évaluer les pierres précieuses au premier coup d'œil. De plus, comme Bourke était né de parents bien élevés, il apprit à parler l'anglais, à s'habiller convenablement suivant les circonstances et à se servir avec correction d'un couteau et d'une fourchette. Et parce que Bourke était un diplomate avisé, Marcel prit le pli d'être à son aise avec les gens de toute condition : il finit par savoir qu'un millionnaire qui s'est fait lui-même, si on le prend comme il faut, est aussi maniable qu'un autre dont la fortune remonte à la troisième génération ; il sut commander un dîner chez Sherry aussi bien que des boissons chez Sharkey<sup>1</sup>. Et, talent plus précieux encore, il apprit l'art de rire à propos. En guise de bonus, il acquit une teinture passable des argots américain, anglais et allemand — l'argot français étant déjà pour lui comme une langue maternelle —, une connaissance géographique considérable des capitales de l'Europe, des États-Unis et de l'Illinois, un goût capable de distinguer entre le vrai tabac et le foin qu'on vend sous ce nom en France, et une authentique passion pour les bons tableaux.

Pour finir, Bourke inculqua à son élève les trois principes cardinaux de la parfaite pègre : connaître son terrain à fond avant de s'y hasarder ; exécuter son coup et battre en retraite avec la rapidité et la précision du faucon ; ne pas avoir d'amis.

Et ce dernier des trois principes était le plus important !

« Tu es un garçon d'avenir », lui disait le professeur, si souvent que Lanyard ébauchait une grimace dès cette formule préliminaire, « un garçon d'avenir, bien que la modestie m'oblige à le taire. Car c'est moi qui t'ai fait ; sans moi, tu serais depuis longtemps catalogué à la Tour Pointue et enrôlé avec la canaille de la Santé. Et tu peux devenir un jour un opérateur de premier choix, ce que je ne suis pas et ne serai jamais ; mais pour le devenir, il faudra te garder de deux choses : *primo*, la femme, et *secundo*, l'homme. Se faire un ami d'un homme exige qu'on s'abaisse d'un cran. Ce qui d'ordinaire est funeste. Quant à la femme, rappelle-toi ceci, mon gars : introduire l'amour dans ta vie t'obligerait à ouvrir une porte qu'aucune main humaine ne pourrait plus refermer. Et Dieu seul sait ce qui s'ensuivrait. Si jamais tu constates que tu es devenu amoureux sans remède, renonce au métier sur-le-champ ou tu finiras sous la veste du forçat — celle que je porterais moi-même un jour, si cette maudite toux ne devait auparavant amener ma mort... Non, petit gars, suis mes conseils d'imbécile — tu n'en auras jamais de meilleurs — et quand j'aurai disparu, ce qui ne tardera guère, je pense, prends la Voie

---

<sup>1</sup> Sherry : restaurant créé par Louis Sherry (1855-1926), un des hauts lieux de la gastronomie new-yorkaise jusqu'à la Prohibition. Sharkey : il s'agit probablement du Tom Sharkey's Bar, célèbre bar new-yorkais. (*Toutes les notes sont de l'éditeur.*)

solitaire, et tiens-en le milieu. Le proverbe dit vrai : “On voyage plus vite quand on voyage seul.” Mais il faut le compléter ainsi : “Et en outre on va plus loin...” Pourtant la Voie solitaire a ses mauvais côtés, petit gars... on y est diantrement isolé ! »

Bourke mourut en Suisse, de la poitrine, durant l’hiver de 1910 — assisté jusqu’au bout par Lanyard.

Après quoi le jeune homme se tourna vers le monde, seul et solitaire avec ses souvenirs.